

Rêver sous le Covid19

Que disent nos rêves de notre rapport à la pandémie ?

Je cherche un verre dans l'armoire et j'y trouve une abeille morte, au fond du verre. Je veux en prendre un autre : encore des insectes morts. Il y en a dans les verres, dans les tasses, coincés derrière les portes de l'armoire. Cela me dégoûte, m'effraie, je quitte précipitamment la salle à manger. Dans le couloir, je trouve un oiseau mort aussi. C'est une fauvette à tête noire. Comment s'est-elle retrouvée là ? Est-ce le chat qui l'a tuée ? Mais au fond, où est le chat ? Cela fait au moins 48 heures que je n'ai plus vu, ce petit chasseur. Je le cherche dans toute la maison. Et j'ai tout un coup un mauvais pressentiment : la chambre des filles, qui sert de chambre d'amis, le lit-canapé sur lequel le chat aime dormir. La porte est bien fermée. Je l'ouvre difficilement. Derrière la porte, mon chat, mort. Je vois qu'il a gratté la porte, le tapis pour essayer de s'évader. Je lui dis qu'il peut sortir maintenant. Je le dis et le répète mais il est mort et moi, je me réveille.

Vous aussi, avez-vous fait d'étranges rêves pendant le confinement ? Avez-vous rêvé plus que de coutume ? De quoi ? De vermine, de saleté ? D'interdits ? De maladies, de la mort ? De masques, de vaccins ? De toutes sortes d'intrusion ? De passeport, de laisser-passer, de contrôles ? D'évasion, de liberté ? De toucher, d'étreintes, de baisers ? Je ne rêve pas, ou plutôt, je ne me souviens pas de mes rêves. Pourtant j'ai rêvé, j'ai rêvé durant six ans, chaque nuit : six mois avant d'entrer en analyse, après avoir lu l'autobiographie de Jung, un ouvrage déclencheur ; cinq ans pendant l'analyse elle-même ;

et six mois encore après sa fin, de plus en plus rarement. Chaque semaine je notais mes rêves et je les apportais à mon analyste comme autant de pépites ramenées d'un pays inconnu qui était pourtant le mien. Celui de mon inconscient avec ses symboles, ses codes, ses castings étonnants, son joyeux mépris de la logique et de la non-contradiction, ses entourloupes avec la censure. Chaque soir je filais au lit comme on part en voyage, curieuse, craintive et excitée comme les petits Pevensie quand ils franchissent le fond de la garde-robe et accèdent au Pays enneigé de Narnia. J'ai gardé le récit de ces rêves quelque part dans la mémoire de mon disque dur. Deux cent trente pages, 125.000 mots, 700.000 caractères, ce n'est pas rien, quand même. Parfois j'y retourne. Je fais des recherches par mots clés, ou par date. J'y vois des réminiscences, des lucidités, voire d'apparentes prémonitions ; je me promène aussi dans ces récits comme dans une terre d'amnésie. De ces rêves, il ne me reste que la nostalgie, celle de ce foisonnement imaginaire, de cette fertilité narrative, de ce deuxième sens, le nocturne, dont on espère qu'il permettra de comprendre le diurne. Il me reste la nostalgie de ce territoire dont je n'ai plus ni la clé ni la carte, et c'est clair que c'est cette nostalgie qui m'a poussée à entamer cette collecte.

« Après un camp scout, une retraite, ou une mise au vert – c'était dehors, l'été, un dernier barbecue, des casiers de bière... on se disait au revoir avant de se quitter. Au revoir, et toi, tu rentres où, quels sont tes projets, donne de tes nouvelles, et toi, on ne se perd pas de vue, hein, passe dire bonjour ! C'était joyeux et triste et émouvant.

Mais moi, j'allais rester là. Tous partaient joyeusement vers leurs nouvelles vies et s'arrachaient à ce que nous avions vécu de si intense, tous sauf moi : j'allais rester là, confinée dans ce dehors alors que chacun rentrait chez soi, seule dans ce huis clos désormais ouvert ; moi j'allais y rester pour toujours, car j'étais morte ou sur le point de l'être. »

Nos rêves documentent notre rapport à la pandémie

J'avais vu *Rêver sous le capitalisme*¹, le très beau film de Sophie Bruneau, longs plans nocturnes, fixes, lents travellings, fenêtres de bureau illuminées la nuit, voies ferrées, et six narrateurs qui ra-

¹ *Rêver sous le capitalisme*, Sophie Bruneau, 2017, Alter Ego Films et Michigan Films production, 63 min.

content leurs rêves, glaçants, de grains de sable broyés par l'engrenage. À travers ceux-ci, on sent combien le système – rentabilité, compétitivité, interchangeabilité – s'est immiscé dans leurs vies, dans la *totalité* de leurs vies. C'est ce qu'a aussi montré Charlotte Beradt dans *Rêver sous le III^e Reich*¹ : que le totalitarisme a gagné au-delà de tout ce qu'il pouvait espérer, dès lors que le territoire de l'inconscient est contaminé. En lançant cette collecte de rêves, je comptais que l'addition nos productions oniriques trace comme une constellation de notre rapport collectif au Covid19. Qu'elles la documentent, en quelque sorte. J'espérais aussi secrètement que vos rêves me feraient rêver, au sens propre : qu'ils m'*autoriser*aient à retourner au Pays de Narnia.

L'invitation fut lancée sur Facebook où j'ai créé *Rêver sous le Covid19*, un groupe « fermé », c'est-à-dire invisible à ceux qui n'en sont pas membres. L'idée avait germé d'une conversation avec la psychanalyste Nathalie Crame, qui avait tout de suite songé à Winston Smith, le héros orwellien de 1984, dont les rêves sont les derniers espaces de liberté et de résistance. Nous avons listé ensemble quelques pré-requis à la participation à cette collecte :

- *De vrais rêves*. Le groupe est destiné à recueillir de vrais rêves, pas de rêves éveillés, de rêves au sens de souhaits ou d'aspiration, ni de poésies ou de textes littéraires à caractère onirique.
- *Aucune analyse*. On n'analyse pas le rêve d'autrui. L'analyse d'ailleurs n'est pas le but, bien que l'auteur.e du rêve soit tout à fait libre de contextualiser ou d'interpréter son rêve. Lui ou elle seule, personne d'autre.
- *Anonymat*. Si on préfère garder l'anonymat, le texte sera publié tel quel, ou avec ou pas, une initiale, un prénom... Un rêve peut aussi être transmis en demandant qu'il ne soit pas publié sur le groupe fermé.
- *Confidentialité*. Les participant-es à ce groupe fermé s'engagent à ne pas exporter ce qu'il-elles y ont lu.

Il était par contre spécifié que cette collecte, anonymisée, servirait de matériau pour un article voire un livre.

L'installation du dispositif ne put se faire aux premiers jours du confinement, comme j'en avait eu le projet, car j'ai moi-même souf-

¹ *Rêver sous le III^e Reich*, Charlotte Beradt, 1981.

fert du Covid, en deux temps. D'abord mi-mars, avec tous les signes de la grippe que l'on connaît désormais : fièvre, courbatures, maux de tête, toux, aggravés d'une pneumonie. Puis, trois semaines plus tard, d'une rechute dramatique qui me conduisit à l'hôpital. De retour à la maison, j'avais plus que jamais le projet de mener cette collecte. Était-il trop tard ? Le succès du groupe¹ a démontré le contraire.

Excréments, vermine, inondations, menace, mort : des thèmes récurrents

Que puis-je dire de cette expérience toujours en cours ? Des thèmes se dégagent, sur le fond d'une temporalité. Les premiers rêves qui me parvinrent début avril parlent de vermine, d'insectes, de microbes, de saleté, de chauve-souris, de pangolins, d'excréments. *« Je vois des insectes qui n'existent pas. Dans mon sommeil, j'ai dit à T. : une araignée allume la lampe... il n'y avait pas d'araignée. Une autre fois, j'ai voulu suivre une nuée de mouches turquoises avant de me rendre compte qu'il n'y avait rien du tout. Hier, j'ai rêvé que Thomas me tendait une boîte. Quand je bouvais, plein d'araignées en sortaient et grimpaient sur lui... j'ai hurlé, je me suis réveillée, c'était horrible. »* *« Je viens de nettoyer le dessous de mon bureau, près de la poubelle, et il est enfin propre. Mais il reste des souris, noires, sales, infectées. Je veux les enlever mais n'ose pas les tuer. Où les mettre ? Dans la cuisine ça ne va pas non plus, ni dans la chambre. Que faire de ces souris horribles, infectées ? Je me réveille avec ce problème. »* Plusieurs rêves évoquent inondation, submersion, débordement. *« La Grand-Place de Bruxelles est inondée, comme si la marée montante l'avait submergée, et des clôtures sont dressées pour qu'on ne puisse pas le voir. »* *« (...) Il y a un homme affairé à nettoyer la douche, (...) il s'énerve car l'évacuation de la douche est bouchée. C'est alors que beau commence à en sortir, inondant le sol, des excréments en sortent, des saletés. Nous sommes obligés de partir car le courant qui nous entraîne est trop fort (...). Au rez de chaussée, (...) il y a des des bidons d'essence sur le sol ; certains sont renversés, le liquide s'écoule, se répand dans la pièce et prend feu. Il y a des bombonnes de gaz à proximité : je commence à paniquer, appeler à l'aide car tout va exploser. »*

1 Rêver sous le Covid19 (Facebook), du 28 avril au 22 juillet 2020 : 540 membres (dont 521 actifs), 275 rêves publiés, plus de 5000 commentaires et interactions.

À tout moment de la collecte, de nombreux rêves évoquent la mort. Celle du rêveur, de la rêveuse, celles de chiens, de chats, d'oiseaux, d'inconnus, de parents. « (...) *Je trouve un homme mort allongé par terre. Je ne suis pas effrayée. Il porte un costume noir avec gilet, une chemise blanche avec un nœud papillon, des chaussures pointues, noires, brillantes, à côté de lui un chapeau haut de forme et une canne à pommeau d'argent (...)* » Proches vivants dont on rêve la mort comme pour l'appriivoiser. Proches morts qui viennent rendre visite au rêveur. « *Je roule à vélo le long d'un chemin de halage au bord d'un canal la nuit. M., mon compagnon décédé il y a huit ans, roule à mes côtés. Mais c'est toi, que fais-tu ici ? Tu es mort ! Le silence de la nuit, l'eau noire du canal. Pas de réponse. Il s'en va comme il est venu.* » « *J'ai rêvé que je retrouvais mon grand-père, décédé depuis plus de quarante ans. Je n'écoutais pas ce qu'il me disait : je voulais seulement le serrer très fort dans mes bras.* »

C'est un constat banal : la menace du Covid rend tangible la frontière entre la vie et la mort, et la rend poreuse dans nos rêves. Nos morts nous rendent visite. « *Je monte alors sous les toits dans ma chambre mansardée, abandonnée à ses souvenirs depuis si longtemps. Là, je tombe nez à nez avec un homme assis sur un fauteuil, qui m'attendait. Je sais qu'il est mort depuis longtemps, je sais aussi qu'il n'y a jamais eu de fauteuil dans ma chambre, mais il me parle comme s'il était encore vivant. Je suis si heureuse de le retrouver que je me jette dans ses bras. Nous parlons longtemps. Dehors, il y a la musique et des éclats de voix, mais dans ce fauteuil, je suis lovée confortablement, rassurée. Cette aube-là n'aura jamais été aussi tangible. Je redescends (...), il reste un peu de café. Je pleure, mais ce n'est pas vraiment du chagrin.* » Il est aussi question, parfois, d'un pacte avec eux. « *Puis apparaissent en différents endroits certains de mes ancêtres en costume d'époque, ou dans une tenue que j'ai connue, ou vue sur des photos. Ils sont calmes et cela me paraît normal. Les enfants les interrogent : tu es mort de quoi toi ? Ils répondent : de vieillesse, de tuberculose, de la grippe espagnole, du cancer, noyé en mer, d'une cirrhose du foie, dans les tranchées de la guerre de 14, de faim, d'un emphysème, d'amour... Un enfant répond : nous, c'est le coronavirus. Les anciens se regardent sans rien dire. Ils ont l'air d'accord. Ils se penchent à tour de rôle vers la brouette et disent : j'en prends un à ma charge. Chaque mort prend une boule de laine avec*

cette formule. Les enfants applaudissent en riant. Ils deviennent de plus en plus lumineux, légers, transparents. Les morts de plus en plus noirs. Je ne vois plus que des points noirs qui dansent dans la lumière devant mes yeux. »

« Mes fins souliers à lacets s'enfoncent dans le sol boueux. Je marche le dos courbé, dans ce tunnel sombre, étroit. (...) Enfin une trouée à ciel ouvert, bleu intense. La terre est sèche, ocre, belle. Nous trainons tous des pieds, et la terre se soulève en minces parcelles d'or. Je suis fascinée par cette poussière magnifique. Je remarque que mon guide porte une veste bleue à boutons dorés et un pantalon rouge ; de son bâton, il me montre un groupe sur ma droite. Je lève la tête, des hommes en uniformes militaires me sourient. On dirait qu'ils sortent de la mine, couverts de traces noires. Ils sont debout mais leur dos est enfoncé dans la terre. Elle les a à moitié aspirés. Je n'en reviens pas : c'est mon grand-père paternel vieux, à l'âge qu'il avait à son décès, et à côté de lui mon grand-père biologique décédé en 1942 de la tuberculose à trente-cinq ans. Vous vous connaissez ? Incroyable ! Ils sont joyeux et je pleure. Ils se détachent de leur gangue, s'animent, se tapent sur l'épaule, me prennent dans leur bras, m'embrassent. C'est un moment heureux. La boue gluante et humide sur mes joues, dans mes cheveux, ne me dérange pas : « R., notre petite, comme nous sommes heureux de te voir » Ils me regardent intensément. Leurs yeux sont à quelques centimètres des miens, fixes, grands ouverts : « Il faut tenir, il faut tenir, on a tenu ! » insistent-ils tous les deux. Je me réveille en larmes. » Des messages de l'au-delà volent vers l'ici-bas. « Je vous reconnais, vous êtes Alexandra David-Neel ! Tout le monde croit que vous êtes morte ! Elle chuchote avec un petit sourire énigmatique : la mort est amère. »

Gestes barrières : la valse-hésitation des recommandations inquiète jusque dans les rêves

Un autre thème qui revient de bout en bout est celui des gestes barrières et du masque. Peut-on, doit-on le porter, quand, comment, et si on l'oublie, et si on le perd... la valse-hésitation des recommandations génère l'inquiétude. *« Je cours et je suis prise dans un défilé de carnaval. Le bruit m'angoisse. Sur des chars de couleurs vives, des gens lancent sur la foule des masques bleus. Mais ils sont tellement légers qu'ils s'envolent au-dessus des têtes et que personne ne peut les rattraper. La foule me bouscule. Je me retrouve par terre, dos au mur. Je tire sur ma*

chemise de nuit pour cacher mes pieds nus et lève les yeux. À ce moment-là, je comprends que ce ne sont pas des masques, mais des morceaux de ciel qui s'élèvent de plus en plus haut. J'ai peur qu'ils ne retombent sur ma tête. Je me réveille. »

Dans ce rêve, il est question d'un trajet en bus brusquement interrompu par un coup de frein motivé par l'évitement d'un chat. *« Mais le malaise, qui m'envahit d'un coup, n'est pas lié à cet arrêt impromptu. C'est que devant moi, sous mes yeux effarés, s'ébroue une masse de navetteurs « comme avant ». Comprenez sans masques ! Ils semblent avoir été gagnés par une insouciance soudaine. Nez et bouches libérés, ils parlent et se sourient, reléguant les mois de (dé)confinement à un simple souvenir aux couleurs passées et désuètes. Cette légèreté ne me gagne pas, au contraire, au plus profond de moi, elle s'est transformée en crise de panique. J'élabore mille hypothèses à la seconde. Tous les masques sont-ils tombés à la faveur de ce stop brutal ? Le Conseil national de sécurité vient-il d'émettre un nouveau lot de mesures permissives ? Le chat épargné était-il un sorcier en cavale qui a voulu remercier l'humanité en la délivrant du coronavirus ? Rien ne me convainc. Tout m'angoisse. Je sors au premier arrêt. »*

Les masques ne sont que l'expression visible de tous ces gestes barrières difficiles à comprendre, à intégrer, à accepter. Et pour combien de temps ? *« Je suis à la terrasse d'un café rue de Namur avec un collègue dont l'avis compte beaucoup pour moi. La même terrasse, la même table que la dernière fois que nous avons pris un café ensemble. Il porte le même costume et nous avons le même genre d'échanges profonds et agréables mais je n'entends pas bien ce qu'il dit à cause de son masque. A un moment il me dit : » Il n'y a personne, on peut enlever nos masques ». J'ai chaud, j'enlève mon masque. Je ressens un immense soulagement. Je fonds en larmes (moi qui ne pleure pas facilement). Je me réveille »*

Comment répondre correctement à ces injonctions parfois paradoxales ? Car ne pas y répondre, c'est risquer gros. La punition. La mort. *« Je rêve que je m'éveille sur une table d'opération. Il y a une dizaine de personnes masquées qui sont en train d'emballer mon bras droit. Elles me l'ont enlevé. Elles me disent que c'est ma faute, que j'aurais dû mettre un masque à mon dos et à mon bras pour le protéger du virus car le virus ne dévore pas que les poumons mais aussi les bras, les jambes. C'est nouveau, on vient de le découvrir mais tout de même j'aurais dû porter un masque spécial pour les bras. On l'a dit à la télé. Je suis affolée.*

J'ai besoin de mon bras droit. On m'amène dans une salle où sont exposés des bras, des jambes, des hanches aussi, des doigts de pied, des organes de rechange en plastique et de différentes couleurs. On me propose un bras vert turquoise à clipser. Je veux m'enfuir mais on m'en empêche. «Vous feriez bien de retirer votre dos aussi car il pourrait être contagieux». Je me sens perdue. Parler devient difficile. On ne me comprend pas, je ne comprends pas tout ce qu'on me dit. Je veux m'exprimer avec des gestes, dire que je veux récupérer mon vrai bras, mais les personnes masquées refusent. Elles me disent que je ne dois pas bouger, surtout ne pas tendre le bras car c'est interdit. On me dit que finalement, c'est mieux de se passer de bras puisqu'on ne peut plus toucher les autres. Et comme on ne pourra plus jamais le faire, autant s'habituer... »

Et quand j'enlève mon masque...

Je pourrais encore m'attarder sur les rêves d'intrusion (étrangers menaçants, voleurs, cambrioleurs...), ou les rêves de contrôle : papiers d'identité, laissez-passer, passeports, oubliés, perdus, achetés au marché noir. J'aimerais déployer plus avant – dans un livre à venir – la symbolique d'une série de rêves : il y a dans cette collecte de nombreux incendies, comme celui, spectaculaire, de Notre-Dame, des inondations, déjà évoquées ; le rapport à l'autorité, à la censure et les traces de contamination du rêve par la menace totalitaire, avec des signaux – peu nombreux mais bien réels – qui s'apparentent à ceux mis en lumière dans « Rêver sous le III^e Reich ». J'aimerais aussi – même si cela paraît secondaire – évoquer certains rêves « méta » que le dispositif a autorisés chez des personnes qui pensaient ne plus jamais se souvenir de leurs rêves. Avec un peu de recul, cette collecte de rêves dessinera, je le pense, une constellation révélatrice de notre rapport collectif à la pandémie. J'émetts l'hypothèse qu'elle devrait interroger la notion d'inconscient collectif dans un sens extra-Jungien : non pas un inconscient collectif pré-existant auquel s'amarreraient nos psychés, mais une construction collective, telle une trame, un tissu, révélée par les répétitions, les croisements. Si l'inconscient interprète le sujet dans ce qu'il a de plus intime, si le rêve interprète le rêveur en ce qu'il le narre, que disent les collectes de rêves d'une telle expérience sociale ? Je me garderai d'aller plus loin ici, et je me propose de confier cette lecture à la psychanalyste Sylvie Lausberg dans le cadre d'une publication plus conséquente. Nous

ne manquerons pas de nourrir notre réflexion d'autres expériences prometteuses aux entrées méthodologiques variées : anthropo-ethnologique¹, neuroscientifique², aux confins de la psychanalyse et des sciences sociales³ ou de celles qui relèveraient – selon la formule de Rancière - du partage du sensible⁴.

À propos du registre psychanalytique... je ne résiste pas au plaisir de vous rapporter ce rêve « mis en abîme » (dans tous les sens du terme) d'une de « mes » rêveuses. *« Je fais un trek en montagne, les paysages sont merveilleux, je respire et m'étire après une rude montée, je suis sur une crête. Je prends la carte pour m'orienter, il n'y a plus aucun chemin tracé. Le guide me dit, ici ce sont des lieux incertains. Je regarde à nouveau la carte et y lit en tout petit : a barré et A barré. »*

Et pour conclure, après avoir remercié du fond du cœur mes 540 et quelques rêveurs et rêveuses de m'avoir ouvert les portes de leurs Pays de Narnia, je voudrais, sans les explorer en détail, signaler l'émergence progressive de merveilleux rêves de déconfinement. De toucher, de baisers, de caresses, de nuages, d'envol, de liberté... *« C'est le matin. Je donne des graines aux oiseaux en liberté, aux pigeons, aux geais, aux tourterelles. Quand le chat se montre, gris souris, je m'envole avec une grive. Je dessine des carreaux bleus sur les fenêtres. Ensuite, je me transforme en fille, couchée dans un coussin blanc comme une cosse de haricot. Je voyage dans le ciel. Quand il entre, j'ouvre les yeux sans parler. Et quand il enlève mon masque, je regarde les arbres à travers ses cheveux... ».*

Écrivaine de fiction, Dominique Costermans est l'auteurice de deux essais « collaboratifs » : Comment je M'appelle. Porter un prénom : du déterminisme à la liberté, Académia, 2017 et Le bureau des secrets professionnels. Histoire vécues au travail, avec Régine Vandamme, Renaissance du Livre, 2020.

1 Un projet d'enquête ethnologique a été mis en place par le Laboratoire d'anthropologie sociale du Collège de France (Paris), dans le but d'apporter un regard anthropologique sur la pandémie de rêves qui semble avoir touché de nombreux confinés.

2 Perrine Ruby, Centre de recherche en neurosciences de Lyon.

3 La psychanalyste Elizabeth Serin et l'historien Hervé Mazurel ont ainsi collecté plus de trois cents rêves dans le cadre de leur Laboratoire de psychanalyse nomade.

4 Comme "Sogni D'Oro", le projet de création radiophonique de Ludo Van Pachterbeke.